

Séminaire du pôle rural 2013 / 2014
"20 ans après - Toutes portes ouvertes.
Au cœur des recherches sur les sociétés et les espaces ruraux"

Compte-rendu de la séance du 3 décembre 2013

Bertrand HERVIEU

"D'une sociologie rurale à une sociologie des mondes agricoles"

Audrey Lampérière (M1 d'histoire moderne), Aurélie Lobry (M1 d'histoire moderne), Laura Pauchard (doctorante en géographie), Viana Naidu (M2 d'histoire moderne).

Présentation de l'intervenant

Bertrand Hervieu, ancien président de l'INRA de 1989 à 2003, est aujourd'hui vice-président du Conseil Général de l'Agriculture. Confrontant les écrits de sociologues à ses réflexions sur l'agriculture, il s'intéresse dès le début de ses recherches (sous la direction d'Henri Mendras) aux transformations du monde rural. Il défend aujourd'hui une nouvelle agriculture tournée vers la qualité et fondée sur le lien homme-nature.

Intervention de Bertrand Hervieu

Bertrand Hervieu est l'auteur, avec François Purseigle (maître de conférences à l'institut National Polytechnique de Toulouse) d'un ouvrage intitulé "*Sociologie des mondes agricoles*" (A. Colin, 2013). Cette publication constitue une forme de récapitulation et un **point d'étape sur l'état de la sociologie rurale**. M. Hervieu dédie d'ailleurs cet ouvrage à Henri Mendras, qui fut le directeur de sa thèse intitulée "*Ouvriers ruraux du Perche : industrialisation et conflits en milieu rural*". Il exprime alors les **perspectives intergénérationnelles** de cet ouvrage en réunissant les travaux de **trois générations** (celle de jeunes chercheurs, la génération d'Henri Mendras, et celle de Bertrand Hervieu). La publication a aussi eu pour vocation de répondre à la demande de la collection Armand Colin qui, devant l'épuisement de l'ouvrage « *Les sociétés paysannes* » de 1973, souhaitait republier un manuel de sociologie rurale. Le moment était donc opportun pour récapituler l'histoire de la sociologie rurale et faire ainsi face à la désaffection de la sociologie à l'égard des questions rurales. Il fait un rapide clin d'œil aux normands, en notant l'utilisation, pour la couverture de l'ouvrage, de la fresque de Fernand Léger (« *La fermière et sa vache* » de sa ferme natale dans le pays d'Auge).

Le fil conducteur de ce travail reprend les questions posées par la sociologie rurale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. C'est l'objet de l'intervention de Bertrand Hervieu au pôle rural.

La première question fondamentale en sociologie rurale est posée après 1945 par un animateur principal : **Henri Mendras**. L'objectif de la discipline était alors de comprendre la **place spécifique des paysans dans la société française, et ce dans le cadre de la modernisation de la société**. Pour moderniser le pays, il fallait en effet agir sur l'agriculture, en augmentant la productivité de ce secteur et ainsi laisser une part de la main-d'œuvre à l'industrie. Mendras présentait ces transformations et ses possibles conséquences et elles ont donc été au cœur de ses travaux de recherche. C'est en allant à la rencontre des paysans que Mendras a trouvé le village, et a ainsi mis en évidence le fait que « **ce n'est pas le paysan qui fait la communauté mais la communauté qui**

fait le paysan ». C'est donc un **retournement de perspective** puisqu'il définit une hypothèse forte en partant du fait social : le paysan appartient à **une communauté et à un espace social d'interconnaissance clos** (de parentèle et de clientèle) lui-même inclus dans une société dominante plus globale. Les agriculteurs deviennent un groupe social parmi d'autres groupes sociaux. Cette société paysanne close dispose d'une économie non pas entièrement fermée puisqu'elle reste une société d'échange et de reproduction.

Les sociologues se sont dès lors attachés à la construction de typologies pour comprendre ce que sont les paysans et ont ainsi travaillé avec d'autres chercheurs issus de disciplines variées. En abordant l'itinéraire de cette société, il a pu constater que la sociologie a beaucoup emprunté aux historiens, aux géographes, aux ethnologues, et s'est donc construite dans **l'interdisciplinarité**. Les médiévistes les ont alors beaucoup plus aidés à comprendre comment se sont construits ces civilisations ; les ethnologues comment ils se sont distingués dans la société ; les économistes, en quoi ils possèdent des systèmes économiques propres, et les géographes à quel point les différenciations sont infinies. Mendras a ainsi cherché à comprendre la "fin des paysans" et a attiré l'attention sur la **transformation culturelle, sociale, économique, et politique du monde agricole**. Ce n'est pas la disparition d'un groupe social mais plutôt la diminution du nombre de paysans qu'il souligne ; ainsi que **la transformation des paysans devenus des véritables agents d'un secteur professionnel**.

La persistance de la question agricole, faisant suite à "La fin des paysans », constitue la seconde question majeure de la sociologie. Cette seconde étape amène les sociologues à s'intéresser aux positionnements des "agriculteurs" dans la société française moderne ainsi qu'à **la forte hétérogénéité qui caractérise ce groupe social** (de par la diversité des modes d'organisation de la production, des différentes idéologies, des comportements, de leurs positions politiques, etc.). **L'histoire permet de comprendre la formation de cette hétérogénéité au sein de la société paysanne**.

En effet, dès la Renaissance, un mouvement provincial viendra marquer une première définition des sociétés paysannes par rapport à la société à travers l'opposition ville/campagne (la première étant pensée comme un lieu de dépenses, d'art et de culture et la seconde comme le lieu de la création de la richesse). Ce contraste va se cristalliser avec la Troisième République. La défaite de Sedan, la commune de Paris, la montée des mouvements ouvriers, les disettes et les hésitations de Mac Mahon face au choix du nouveau régime marqueront la construction politique et agricole de la France. C'est face à la montée des mouvements que **Gambetta construit le projet républicain sur les paysans** (réputés conservateurs et monarchistes). Présentés comme indispensables à l'instauration de la République, les paysans bénéficieront de la propriété de la terre qui constitue ainsi une forme de sécurité et de stabilité et donnant par conséquent un statut social et une reconnaissance aux paysans. Cet intérêt pour les paysans, se manifeste dès lors par la création d'un ministère de l'Agriculture en 1881, qui se préoccupe aussi de la population, de son éducation et des relations internationales. Le paysan devient dès lors un socle pour le pays et obtient la « première place » dans la société. Bourdieu rend bien compte de cela et définit la société paysanne comme une **classe-objet** puisqu'elle est caractérisée comme close, stable, fermée et dominée. On a donc pendant toute la Troisième République un projet agricole **patriarcal et patrimonial** (devenir propriétaire pour défendre la terre, la patrie et le village). La place du paysan est renforcée sous le régime de Vichy où le paysan est présenté comme le patriote par excellence.

La Cinquième République constitue un temps de basculement : l'agriculteur devient le **fer de lance du projet modernisateur de la France**. Un certain messianisme paysan, a donc participé à la construction politique et sociale sur un temps plutôt long et se poursuit d'ailleurs encore aujourd'hui avec l'objectif affiché pour l'agriculture de "nourrir le monde". Tous ces éléments contribuent à **la construction des représentations et de la place de ce secteur d'activité dans la société**, et

expliquent que ce **groupe social éclaté** (disposant d'un éventail large de niveaux de revenus par exemple) pense toutefois de la même manière (pensées politiques, religieuses, normalité sexuelle et autres codes, etc.). **La trajectoire de ce groupe social reste sensible : devenu minorité aujourd'hui, ce groupe a longtemps constitué la population majoritaire il y a un siècle (50 % de la population). C'est le groupe social le plus repérable et le plus homogène. Au fond sa trajectoire l'emporte sur son hétérogénéité.** Aujourd'hui subsiste un malaise agricole profond dont la presse rend compte.

Enfin, la troisième question qui a traversé la sociologie rurale est centrée sur les modes de vies urbains qui affectent les agriculteurs. Malgré une société devenue urbaine, la question agricole et paysanne ressurgit puisque il n'y a effectivement jamais eu autant de paysans à la surface de la terre qu'aujourd'hui. Ceci soulève actuellement de nouveaux problèmes (rareté de l'accès à la terre, déstabilisation des systèmes paysans en Egypte dont les villes n'absorbent pas les sociétés paysannes). La fin des paysans est une question qui se pose désormais autrement. Après la décolonisation et la modernisation de l'agriculture familiale, on aurait pu imaginer que le modèle familial se diffuse dans le monde. Or, Bertrand Hervieu est amené à proposer, dans son ouvrage, une autre clé de lecture des mondes agricoles actuels par leur recomposition autour d'une **tripolarité : la subsistance, la famille et la firme**. La décolonisation, la décollectivisation et la crise de 2008, sont à l'origine de la mise en place de nouvelles formes d'organisation de travail et du capital. Pour le sociologue il s'agit dès lors de **savoir si la famille est un invariant en agriculture ou si l'agriculture est délocalisable**. Parallèlement, il subsiste une situation de paupérisation et d'exclusion dans certains pays (accès à la terre, absence de culture technique, ou d'éducation etc.). L'agriculture familiale est dès lors extrêmement menacée (par la financiarisation de ce secteur mais aussi par sa paupérisation). Cette approche tripolaire permet aujourd'hui de comprendre la fragmentation de nos sociétés paysannes et leurs fragilités.

Discussion

Après la suite de l'exposé de Bertrand Hervieu, **Nicolas Legras** pose la question fil rouge de cette année : "**quels ont été pour vous les éléments les plus marquants de la sociologie rurale de ces vingt dernières années ?**"

Bertrand Hervieu répond à la question en présentant quatre temps forts. En premier lieu, le temps de la construction de la discipline caractérisée par une sociologie du village et il précise alors que « sans ville il n'y a pas de paysans ». Le second temps est marqué par la compréhension des effets de la modernisation sur les sociétés paysannes et le passage d'une société de paysans à une société d'agriculteurs. Le troisième temps de la sociologie est pour lui le temps de l'urbanisation généralisée, et de l'évolution de la société villageoise dans ce contexte. Dans *La renaissance rurale*, Bernard Kayser postulait alors la renaissance des sociétés agricoles par le développement de nouvelles activités (comme le tourisme par exemple), alors qu'il s'agit d'une transformation avant tout des sociétés elles-mêmes. En quatrième temps, il remarque que cette réflexion autour de l'espace a conduit à la question de l'environnement et que beaucoup de ces collègues sociologues sont passés de la sociologie rurale à la sociologie de l'environnement. Ainsi selon lui il y a eu un « tunnel de la sociologie rurale », c'est-à-dire un certain resserrement des objets d'études de la discipline. Aujourd'hui, Bertrand Hervieu estime que la sociologie est dans une phase assez productive en matière de recherche et orientée le plus souvent autour de conflits d'usages.

Jean-Marc Moriceau s'interroge ensuite sur l'origine de l'âge d'or de la sociologie rurale (dans les années 1970). Cet âge d'or n'est-il pas lié à la mode paysanne de l'époque de « Montailou », célèbre livre de Emmanuel Le Roy Ladurie (*Montailou, village occitan de 1294 à 1324*). Une

époque où il n'est finalement pas déshonorant d'étudier les paysans quand on est historien dans les années 60 et 70 (cela est considéré positivement, comme un progrès de la discipline). Ce n'est plus le cas dans les années 1980-1990, où l'on observe plutôt une désaffection de la part des sociologues, des géographes et même des historiens. Ainsi, cette interdisciplinarité n'est-elle finalement pas liée à un moment heureux dans l'histoire des sciences sociales ?

Pour sa deuxième question, J.-M Moriceau remarque un contraste entre l'homogénéisation du monde agricole d'aujourd'hui et dans le même temps un écart sociologique interne très fort. L'homogénéisation que le sociologue observe ne s'est-elle pas opérée à la faveur d'un double mouvement : une marginalisation démographique que l'on constate à la fin du XIX^e - début XX^e siècle par rapport au monde urbain, puis par la « révolution industrielle » qui déracine l'implantation d'usines des campagnes qui pendant longtemps avaient cette fonction productrice et aussi industrielle (verreries, forges, sidérurgie). En bref, cette marginalisation n'a-t-elle pas contribué, par contraste, à renforcer une idée un peu homogène de cette minorité ?

Sa troisième question porte sur la transition démographique. J.-M Moriceau se réfère à l'étude de la population des pays dit « du Sud » avec un exode vers la ville. Mais le processus est lent et, avec l'augmentation de l'espérance de vie, cela conduit à l'augmentation du nombre de paysans. Il interroge donc B. Hervieu sur ce qu'il pense de cette idée de transition démographique. Et le phénomène a-t-il été observé en France ? Il fut un temps où la population paysanne était majoritaire en pourcentage et lorsqu'elle ne l'a plus été, on a quand même continué à vivre pendant 30-40 ans comme si ces paysans étaient toujours les plus nombreux. En résumé, l'augmentation de l'espérance de vie a fait que les populations paysannes restaient en quelque sorte très nombreuses et que l'exode rural n'arrivait pas à annuler ce développement qui persistait.

Enfin J.-M. Moriceau aborde la trilogie de notre invité : Firme, Famille, Subsistance. Il revient sur le fait que pendant longtemps on parlait d'une agriculture d'auto-suffisance et montre qu'en réalité, les historiens mettent en évidence une interpénétration (à l'époque moderne pour le XVII^e-XVIII^e siècles). Il n'y a pas de dissociation firme, famille, subsistance car il y a très rarement des firmes. Celles qui existent n'excluent pas la famille car ces firmes sont presque toujours familiales. Elles n'excluent pas non plus la subsistance car il peut y avoir une production d'auto-consommation. Ainsi il demande donc s'il n'y a pas aussi dans cette trilogie une interpénétration des trois.

Bertrand Hervieu, pour répondre à la question relative à l'origine de l'âge d'or, met en avant le rôle de l'interdisciplinarité et de **l'effervescence intellectuelle autour des sociétés paysannes qui étaient en voie de disparition**. Il précise que les intellectuels sont eux mêmes parties intégrantes d'une société et qu'ils construisent leur objet en fonction de ce qui les entourent et du contexte dans lequel ils s'inscrivent. Ce qui frappe dans les sociétés paysannes actuelles, du point de vue politique, c'est la volonté de marquer le monde paysan comme un monde à part avec des codes, des relations à la nature et des relations particulières à l'État. Mentionnant le fait que ce qu'on a appelé les « classes moyennes » se développaient, il précise que les sociologues pensaient que le monde agricole entraînait finalement dans cette classe moyenne et allait se fondre dans celle-ci. Ceci ne s'est en réalité pas produit.

Concernant la question de la transition démographique, Bertrand Hervieu pense que nous sommes dans une nouvelle phase de la mondialisation. Selon lui, il n'y a jamais eu autant de produits agricoles qui ont été dépendants des marchés mondiaux, ceci ayant ainsi des conséquences au quotidien sur l'activité agricole.

Pour la troisième question, Bertrand Hervieu s'interroge sur la tri-polarité, et sur le terme de "subsistance" qu'il ne trouve pas satisfaisant, préférant l'expression d'« agriculture résiduelle». Il fait alors le parallèle avec les États-Unis, où la démographie agricole se stabilise en raison du développement d'une agriculture de résidence dans l'espace périurbain, faisant référence à des modes de vie particuliers visant à répondre à la crise des sociétés modernes. Il relativise toutefois

l'analyse de cette tri-polarité puisqu'il semblerait que des tuilages apparaissent entre ces trois modèles. Cette réflexion pose une nouvelle question qui constitue le projet de la sociologie actuelle : Comment passe-t-on **de la sociologie de la transformation à la sociologie de la coexistence** ? Comment les trois modèles font finalement système et ce à différentes échelles?

C'est ensuite au tour de **Philippe Madeline** d'intervenir. Il souligne le rôle du géographe dans la compréhension de cette coexistence notamment en replaçant la réflexion autour des échelles d'analyse.

A propos des relations entre les disciplines, P. Madeline demande à B. Hervieu si l'habitus interdisciplinaire entre sociologues, historiens et géographes est encore une réalité dans les sciences humaines et sociales. Et dans le prolongement de son propos, il demande si cet habitus n'est pas indispensable pour apporter des réponses aux questions relatives devenir des campagnes.

Au regards des évolutions agricoles récentes, P. Madeline interroge ensuite B. Hervieu sur la persistance du « mythe de l'unité paysanne ».

Enfin, sa dernière question porte sur un aspect méthodologique. La monographie a constitué un élément marquant des études de sociologie rurale. Celle de Mendras sur Novis et Virgin en constitue un exemple très connu. Mais qu'en est-il aujourd'hui de cette méthode chez les sociologues du début du XXI^e siècle ?

Bertrand Hervieu répond aux premières questions en s'interrogeant sur le problème de l'interdisciplinarité. Il se demande si aujourd'hui la facilité que nous avons pour conduire une vie internationale, si cette facilité d'échanges internationaux, des réseaux européens n'a pas supplanté le débat interdisciplinaire. Finalement, ne va-t-on pas chercher des réponses chez les spécialistes étrangers plutôt que dans d'autres disciplines ? Il conclut sur le fait qu'il faudrait combiner les deux approches.

Pour ce qui est du mythe de l'unité paysanne, l'invité souligne le rôle des syndicats dans la construction de ce mythe. Il y a, selon lui, une réelle volonté de ne jamais se départir de cette unité paysanne considérant ainsi que le pluralisme c'était la division et que celle-ci conduisait à la disparition. Il met en évidence l'ambition, que l'on retrouve chez l'ensemble de ces organisations, de parler au nom de tous alors qu'il existe des intérêts différents dans chacune de ces organisations.

Enfin, Bertrand Hervieu exprime son attachement à la méthode de la monographie et explique à quel point elle permet un apprentissage de qualité au chercheur, même si en effet cette méthode est moins d'actualité notamment chez les jeunes doctorants. B. Hervieu en profite pour exprimer son inquiétude quant à la faible prégnance du terrain dans les nouvelles études de sociologie (il fait d'ailleurs référence à l'ouvrage de B. Kayser : *Sans enquêtes, pas de droit à la parole*).

Mathieu Guérin revient sur la notion de tri-polarité et souligne que ce ne sont pas non plus des évolutions récentes puisque dans les pays du Sud comme au Cambodge, on trouve de grandes firmes telles que BOLORE pour la production de l'hévéaculture. De la même manière, en Malaisie, les productions des familles ou collectivités sont achetées par les grandes firmes. C'est finalement l'échelle qui varie ici. Il se demande alors s'il existe finalement des « agriculteurs sans terres ».

Bertrand Hervieu rebondit sur cette intervention, qui fait aussi écho à celle de J.-M. Moriceau, en imaginant réaliser une "géologie des firmes" et tenter de mettre en évidence le continuum historique des firmes en l'observant à différentes époques. Ce n'est donc pas tant la firme qui est nouvelle mais la coexistence des modes d'organisations de la production. Sur la possession ou non de la terre, B. Hervieu évoque une fonction de moins en moins patrimoniale même si elle pourrait le devenir dans le cadre d'intérêts capitalistes.

De ce fait, **J.-M. Moriceau** s'interroge sur la définition du "paysan" en sociologie, et de la place que prend la propriété du sol, l'attache à la terre dans cette dernière, et compare alors à la définition

apportée en histoire qui élargit le terme de paysan à celui qui travaille la terre (et inclut ainsi de facto les métayers, les fermiers, etc.)

Bertrand Hervieu revient ainsi sur les 5 traits caractéristiques du paysan selon Henri Mendras :

- l'autonomie relative des collectivités paysannes à l'égard d'une société englobante,
- l'importance structurelle du groupe domestique dans l'organisation de la vie économique et sociale de la collectivité,
- un système économique d'autarcie relative qui ne distingue pas production et consommation et qui entretient des relations avec l'économie englobante,
- le fonctionnement en collectivité locale et en réseau d'inter-connaissances avec la fonction décisive des rôles de médiation des notables entre collectivités paysannes et société englobante, et la difficulté dans les relations avec la société englobante. Les permanences et variétés de cette paysannerie ont été les objets de Mendras.

Clotilde Lemarchant interroge B. Hervieu sur le paradigme diversité/unité, et cherche à savoir si l'homogénéité du groupe reste toujours aussi importante aujourd'hui en remarquant qu'il existe une certaine mouvance au sein des syndicats agricoles. Elle se demande par ailleurs si ce n'est pas lié à la démographie agricole actuelle.

A cela, **Bertrand Hervieu** rappelle que de l'historien à l'ethnologue, on retrouve ce même point commun dans la construction de l'identité nationale. Les agriculteurs ont les mêmes comportements, et fonctionnent selon une idéologie propre, **ils se construisent face à l'extérieur** (forme de résilience d'un extérieur menaçant).

Clotilde Lemarchant insiste sur le fait qu'ils ne votent pas de manière similaire en comparant ici avec l'homogénéité des comportements électoraux chez les enseignants.

Bertrand Hervieu répond que c'est la catégorie la plus homogène et que c'était d'autant plus vrai lorsqu'ils constituaient 40 % de la population. Leur histoire est la plus longue et la plus marquée de toutes les catégories sociales, c'est ici l'expression d'une résistance.

Clotilde Lemarchant, à partir d'un schéma proposé par B. Hervieu, souhaite savoir s'il s'agit plutôt d'une typologie ou plutôt des axes ? Il pourrait y avoir un axe sur la famille, la collectivisation de l'agriculture, un autre axe sur la taille de l'exploitation...et donc est-ce que la famille est un type ou plutôt quelque chose de plus transversale à une typologie ?

Bertrand Hervieu répond qu'il y a une grande diversité entre la famille-souche, la famille-nucléaire..., et celle-ci a un rôle important dans les typologies de village avec les systèmes d'alliance, d'échanges, les structures foncières... Tout ceci étant lié à cette présentation patrimoniale. Il rappelle que ces caractérisations sont des outils pour produire une compréhension d'une réalité mais qu'ils restent discutables et qu'ils ne constituent pas une finalité.

Enfin **Edgar Leblanc** clôture les échanges par une question plus personnelle à l'auteur : en quoi l'action nourrit-elle la recherche et en quoi la recherche personnelle nourrit-elle l'action ?

Bertrand Hervieu explique que son choix entre une carrière universitaire et l'ENA relève davantage d'une volonté de meilleure connaissance du monde agricole (dont il est originaire) que d'une volonté d'action. Aujourd'hui sa réflexion le conduit à travailler pour agir avec les diverses contributions pour l'élaboration de lois (notamment celle de 1999 et le projet de loi d'avenir pour l'Agriculture (adopté en 1^{ère} lecture par l'Assemblée Nationale le 14 janvier 2014).